

Pour non-liseurs

Volume 26, Number 5 (155), October 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30850ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1984). Review of [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 26(5), 130–143.

RÉJEAN BEAUDOIN
ROBERT MELANÇON
PIERRE MÉNARD
FRANÇOIS RICARD
GUY TROTTIER

UN TEXTE LITTÉ- RAIRE

Cavalier d'ennui (Longueuil, Le Préambule, 1984) de Michel Lemaire risque de passer inaperçu. Son titre d'une élégance un peu froide, le fait qu'il s'agisse de nouvelles (un genre, paraît-il, peu prisé du public), son petit format qui évoque les plaquettes de poésie (il faut qu'un best-seller souffre d'obésité), sa maquette d'un graphisme discret, rien de ce qui fait immédiatement signe n'est fait pour racoler. Je soupçonne Michel Lemaire, qui n'a pas écrit pour rien un essai sur le dandysme, de ne pas se soucier des amateurs d'harlequinades, et je ne m'étonnerais pas qu'il préfère vingt lecteurs attentifs à mille acheteurs distraits. *Cavalier d'ennui* est un livre comme il ne s'en publie pas beaucoup, subtil et précis. Sans anecdote, presque sans trame narrative, réduites à l'énoncé de quelques événements minimaux, les nouvelles qu'il rassemble tiennent du « caractère » classique et du poème en prose baudelairien à la fois. Un narrateur détaché y trace avec une netteté d'estampe un autoportrait ironique. L'étonnant, c'est que cet errant sans identité définie dans une grande ville quelconque retienne tant, qu'il s'impose à l'attention, qu'il persiste dans la mémoire. Il dit sans doute plus qu'il ne semble sur ces villes quelconques qui font notre monde, où il ne se passe presque rien, où on dirait qu'il ne reste plus qu'à attendre — la fin, les barbares, n'importe quoi. Mais ce monde en sursis

dure, c'est le seul monde peut-être. Ce petit livre réservé, difficile et limpide, est cette chose la plus rare: de la littérature.

R.M.

Voici le romancier le plus terne, le plus plat du siècle. Qui ose lire aujourd'hui Georges Duhamel? (N'avons-nous pas déjà Roger Duhamel?) Son *Livre de l'amertume* — *Journal 1925-1956* (Mercure de France, 1984, 480 p.) est, après Sainte-Beuve, Jules Renard et Paul Léautaud, une étonnante dénonciation des mœurs des grands écrivains. Au moins deux pages sur chaque vedette de son époque. Colette est «une bonne vieille femme un peu grosse». Stefan Zweig «n'est pas beau». Gide, «méchant et perfide», est un «sodomite merdoyant». Montherlant, «plein d'orgueil et d'insolence», «caresse les jeunes filles en les bafouant». (Encore que...) Salavin ne mâche pas ses mots. De brouilles en réconciliations imparfaites, de mesquineries sournoises en perfidies inconscientes, il découvre ce qu'il peut attendre de ses amis: rien. Cela ne l'empêche pas de les aimer quand même, c'est cela l'amertume. C'est moins consternant que l'interminable et minable *Journal* de Julien Green.

G.T.

J'ai acheté pour le lire avec une profonde désolation *Le Bal du Comte d'Orgel* de Radiguet (réédité chez Garnier-Flammarion par Bruno Vercier). Il est des titres qui font rêver. Je m'attendais, je ne sais pourquoi, aux nuits de Swann, revues par Maldoror. Au lieu de cela, je m'affale dans un roman d'analyse sur un canevas tout droit sorti du XVII^e siècle et rebrossé à petites touches par l'aimable Cocteau. C'est une pure merveille de finesse, de culture et, je le dirai sans fard, de platitude. Je croyais qu'il fallait l'ingrate grossesse de notre «stupide XIX^e siècle» pour accoucher de la languissante *Angéline de Montbrun*. Me voilà consolé, en tant que lecteur de Laure Conan, de savoir que l'auteur du *Diable au corps* rédigea son second roman comme un pastiche de La

LES
POISONS
DE
DUHAMEL

LA BARBE
DE
RADIGUET

Princesse de Clèves transposée dans le Paris galant des années folles. On chercherait en vain un livre où la place du présent soit plus réduite, ce qui n'est peut-être au fond qu'un symptôme affligeant du premier après-guerre. Contrainte et biscornue à force d'application classique, cette écriture réussit le tour de force d'être à la fois le contraire du naturel et de la préciosité. Mort à vingt ans de typhoïde, Radiguet laissait deux livres qui devaient suffire à sa consécration orchestrée par la machine tapageuse de Bernard Grasset. Soixante-cinq ans plus tard, ce cadavre imberbe a poussé un poil revêche qu'il serait temps de débroussailler. La préface et les notes de l'éditeur n'y contribuent qu'à moitié...

R.B.

LA
VOLONTÉ
DE
SAVOIR

«Somme toute, je veux que tu sois un abîme de science», écrivait Gargantua à son fils Pantagruel. Depuis, la science est devenue un abîme et nul ne peut espérer tout savoir ce qu'il faudrait. Aussi la curiosité a-t-elle fait de certains d'insatiables consommateurs d'encyclopédies. On les pose sur les rayons où leur obésité rassure; parfois on les consulte à la recherche de tel renseignement et, séduit d'article en article, on y perd la journée dans une euphorie assez proche de celle qu'on éprouve à faire des courses dans un grand magasin à rayons. Baudelaire disait qu'il n'y a d'écrivain que celui qui lit le dictionnaire, et d'homme moderne que le flâneur d'une grande ville, l'homme des foules qui sait se retremper en lui-même en prenant un bain de multitude. J'avancerais qu'on reconnaît infailliblement un intellectuel à sa passion pour les ouvrages de références. Les simples s'imaginent qu'ils enferment la vérité, et ils croient qu'on n'ouvre un dictionnaire que pour vérifier l'orthographe d'un mot ou s'assurer rapidement de son sens; lui sait qu'on s'y absorbe aussi profondément que dans *La Rabouilleuse* ou *Lolita*, pour rêver. Sur tout rayon d'usuels qui se respecte, il faut maintenant compter deux remarquables petits ouvrages: *L'Etat du monde* et *L'Etat des sciences et*

des techniques (Boréal Express et La Découverte/Maspéro, 1983). Les utilisateurs du premier, dont voici la troisième édition, savent les merveilles qu'il faut en attendre: des cartes, des tableaux statistiques, une chronologie de l'année, des articles de fond, un index, des bibliographies, un guide d'utilisation, une table des matières assez détaillée pour mériter son nom. De la guerre des Malouines (qui a fait la manchette) à celle qui dure depuis vingt ans en Erythrée (dont nul ne parle), des finances du Vatican aux «sex tours» en Asie du Sud-Est, des «Verts» en RFA à l'Umbanda du Brésil, de la crise de l'édition au feuilleton télévisé *Dallas*, ce dont on a parlé dans les journaux et, mieux, ce dont on n'a rien dit, tout, presque tout s'y trouve. Il s'ensuit une mise en perspective décapante. On ne subit plus les «informations» de la même manière ensuite, on peut situer la nouvelle. Ces qualités se retrouvent dans *L'Etat des sciences*, qui paraît pour la première fois et qui fera aussi l'objet, il faut le souhaiter, d'une mise à jour régulière. Autant qu'un bilan intelligemment vulgarisé des principales découvertes des dernières années — l'index va de «Accélérateur de particules» à «VLSI (Very Large Scale Integration)» — on y trouve des analyses de l'impact de la recherche sur la société ainsi qu'un tour d'horizon mondial des facteurs économiques et politiques qui conditionnent le travail des scientifiques. Il suffit d'ouvrir un de ces ouvrages pour s'y laisser prendre, séduit comme à la lecture d'un magazine — mais pour une fois le magazine est constamment intelligent, et il informe vraiment. On n'apprendra pas tout dans ces deux ouvrages, mais mesurera son ignorance, ce qui est le premier pas vers le savoir, et on y trouvera des armes pour résister aux propagandes et entreprises de désinformation dont on est constamment assailli. Puis, si on a la tête bien faite, on s'y absorbera comme le capitaine Nemo dans la bibliothèque du Nautilus tandis que par un hublot on verra glisser silencieusement d'énormes monstres marins.

P.M.

POUR LIRE
A.M.
KLEIN

L'œuvre d'A.M. Klein appelle un improbable lecteur. Il aurait dans le sang toute l'encre des littératures anglaise, française, latine, et il maîtriserait la Bible, le Talmud, le folklore et les traditions juives autant qu'un rabbin. L'annotation de l'admirable édition des *Collected Works*, en cours de publication aux Presses de l'Université de Toronto, supplée aux plus criantes lacunes, mais elle reste partielle, c'est inévitable. Aussi le livre de Solomon J. Spiro, *Tapestry for Designs* (Vancouver, University of British Columbia Press, 1984) vient-il à point nommé. Il s'est fixé comme objectif d'éclairer les allusions de Klein aux coutumes, à l'histoire et aux textes classiques du judaïsme. Il y réussit de la façon la plus pratique et la plus modeste, en suivant page par page et parfois ligne par ligne, les *Collected Poems* et *The Second Scroll*. Cette approche entraîne certes une atomisation du commentaire qui se présente comme une série de gloses ponctuelles. Mais une brève introduction et cinq appendices qui traitent de questions générales permettent une certaine mise en perspective. Tout lecteur de Klein s'en rendra compte à l'usage, *Tapestry for Designs* est extrêmement utile précisément à cause de cette attention exclusive aux détails du texte. J'ai eu l'impression, en le consultant, de lire pour la première fois certains poèmes que je connais pourtant depuis des années. C'est comme si une vitre poussiéreuse qui m'en séparait avait été nettoyée. Klein est décidément un très grand écrivain.

R.M.

PSYCHO-
DÉRISION

On pourrait dire de *La Maladie humaine*, le dernier roman traduit de l'Italien Ferdinando Camon (Gallimard, 1984), que son humour inspire l'épouvante. Le sujet manifeste: une psychanalyse, vue du côté de l'analysé, c'est-à-dire le délire cohérent de qui est autorisé, encouragé, induit à n'accorder d'attention et de valeur qu'aux états de son âme et aux infimes perturbations qui se produisent dans les différents étages de son moi. Le sujet latent: un portrait de la civilisation contemporaine en forme de dévas-

tation, le ravage des significations, la perte du langage, et donc la dérision mêlée de rage qui ne peut que s'ensuivre. Univers où même souffrir n'est plus possible, où ne peut plus légitimement retentir, dans le bruit de la confusion, qu'une sorte de grand rire jaune, hypocrite et désespéré.

F.R.

Deux aérobus géants se tamponnent en plein vol au-dessus du ciel de la Californie. Aucun survivant, plusieurs centaines de morts, l'enquête du Conseil national de la sécurité des transports, l'interview des témoins, celle du contrôleur de service à l'aéroport, l'écoute des bandes magnétiques d'enregistrement des données du vol, une panne d'ordinateur au moment de l'impact, puis les indices insolites se mettent à brouiller les dossiers de Bill Smith, le responsable de l'enquête. L'intrigue qui ne va pas se démentir en quelque 300 pages prend en chasse la théorie du temps. Bill Smith est piégé par un commando apocalyptique depuis le nadir historique de notre improbable futur... L'auteur est américain et s'appelle John Varley. Le roman s'intitule *Millénium* (Denoël, 1984).

R.B.

On n'a désormais plus le temps de lire ce qui s'écrit sur la littérature québécoise. Je ne pense pas seulement aux études, monographies, articles, thèses et colloques sur des auteurs, des œuvres, des courants, des périodes. Les usuels même prolifèrent au point qu'on ne peut plus en faire usage: bibliographies, répertoires, manuels et autres guides, dictionnaires des auteurs, dictionnaire des œuvres, on n'en finirait plus de les consulter. Le sommet dans le genre, c'est le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (Montréal, Fides, depuis 1978), familièrement dit DOLQ (prononcez *dolque*), qui est en passe de devenir une P.M.E. prospère. Chaque tome fait approximativement mille pages grand format, imprimées sur deux colonnes. Le tome I

LA PORTE
DU TEMPS
GRANDE
OUVERTE

UN
DICTION-
NAIRE
MO-NU-
MEN-TAL

couvrait deux ou trois siècles, «des origines à 1900»; le deuxième, quarante ans, de 1901 à 1939; le troisième, vingt ans, de 1940 à 1959; le quatrième, qui vient de paraître, se limite à la décennie 1960-1969. Un cinquième tome, en préparation, ne touchera que cinq ans, de 1970 à 1975. A ce rythme, on finirait par refaire un *Livres et auteurs québécois* mensuel au format de l'annuaire du téléphone, sous reliure entoilée, avec des bibliographies rétrospectives. Il n'est évidemment pas question de nier l'utilité de tels ouvrages, s'ils sont bien faits. Mais la démesure, ici, fait crouler l'entreprise sous son propre poids: des articles interminables sur des textes dont trop n'ont d'autre mérite que d'avoir été imprimés, des biographies encombrées de détails superfétatoires, qu'on dirait rédigées sur le patron des notices nécrologiques («X, fils ou fille de Y, notaire ou cultivateur à Saint-Machin, et de Z, institutrice, etc.»), des bibliographies où sont relevés les moindres reprises anonymes des communiqués de presse, tout témoigne d'un désir utopique d'exhaustivité, d'une volonté presque fanatique de tout inclure, et plus que tout (des thèses universitaires qui ne sont pas, qui n'ont jamais prétendu être des «œuvres littéraires» font l'objet d'articles). A procéder de cette façon, il faudrait trois cents tomes pour la littérature américaine, huit ou neuf cents au moins pour la littérature française, et on n'ose avancer de chiffre pour la littérature chinoise. Puis, malgré quelques articles de qualité, la profondeur des jugements critiques qu'on lit dans ce dictionnaire fait l'effet d'une fosse abyssale. On y apprend que «Roger Brien est un écrivain universel mieux connu à l'étranger que dans son propre pays»; que dans *Feux nocturnes* de Claude Rousseau «le découpage du vers (...) manifeste une recherche formelle qui supporte, quelquefois avec bonheur, mais toujours avec sincérité, l'essentiel du propos»; qu'un roman de P.O. Gagnon paru en 1968 «n'a ni vieilli ni pâli avec le temps»; que «publié à la même époque que *L'Afficheur hurle* de Paul Chamberland et *Le Soleil sous la mort* de Fernand Ouellette, *Pour les*

âmes de Lapointe manifeste, tout comme les deux autres recueils, un identique souci de clairvoyance et une profonde interrogation sur la condition humaine». Ce tome IV du *DOLQ* propose près de mille pages serrées de prose critique aussi lucide et concise. Pour le plus grand malheur des lettres québécoises, il sera beaucoup consulté.

R.M.

Aujourd'hui, Charles-Louis Philippe (*La Mère et l'enfant, Le Père Perdrix*, Folio/Gallimard, 1983, 302 p.), fils de sabotier et d'un domestique, fondateur de la NRF, «premier pauvre» des lettres françaises, est devenu écrivain rare. En ce sens qu'il n'est pas facile de se procurer ses œuvres. *Bubu de Montparnasse*, le premier de ses romans qui ait eu une répercussion publique, en 1901, a été réédité l'an dernier après l'adaptation cinématographique tournée par Mauro Bolognini. *La Mère et l'enfant, Le Père Perdrix, Bubu de Montparnasse, Croquignole* ne sont pas des ouvrages de militants. Philippe prend la misère pour ce qu'elle est: un état de fait. Il vaccine contre les outrances du naturalisme apitoyé. Il n'est pas Zola. Il est réaliste sans ressentiment. Pour Elie Faure qui le soigne à la fin de sa vie, Philippe est mystérieux. Il le fait penser «à un arbre tordu et desséché qui se couvrirait de feuilles et de fleurs tous les étés». Le mystère de Philippe brille à la surface de son langage. Il écrit de belles phrases d'une écriture qui ne mégote pas avec les images. Des approximations heureuses. La marque d'un style inaugural. Du style et du génie pour dire la misère, sans la consoler.

G.T.

CHARLES-
LOUIS
PHILIPPE

Journaux et carnets relèvent dans presque tous les cas du bavardage et on n'y lit le plus souvent que ce qui fait l'insupportable platitude de l'existence, ces riens, ces anecdotes niaises, ces menus accidents à quoi se réduisent presque tous les jours tant on vit distraitement, comme par l'effet d'une mauvaise habitude. Mais qu'il s'en rencontre un qui échappe à

L'ÉCRI-
TURE
BIEN
TEMPÉRÉE

cette insignifiance, aucun texte n'est alors plus précieux : on y apprend cette seule chose qui importe — du moins toutes les autres en dépendent — le métier de vivre. *La Semaison* de Philippe Jaccottet, dont une édition augmentée vient de paraître (Gallimard, 1984), est de ces livres dont on ne veut plus se séparer. Je le situerais quelque part entre Marc-Aurèle et Joubert, près des carnets d'Hopkins. La première phrase donne le ton : «L'attention à soi augmente l'opacité de la vie». C'est si juste qu'on voudrait s'en faire une règle. Ces carnets contiennent des notations de paysages, des ébauches de poèmes, des notes de lecture, des transcriptions de rêves. Ils sont l'atelier de la poésie de Jaccottet, l'équivalent des cahiers d'esquisses ou d'études des peintres. Ils sont aussi la mise en forme de ce discours que l'on se tient à soi-même si vivre est plus que traverser le monde en somnambule. Pascal parle quelque part de cette «conversation intérieure, qu'il importe de bien régler». Dans *La Semaison*, celle de Jaccottet l'est admirablement, cela s'entend à la musique si nette de phrases qui évoquent le clavecin.

R.M.

NATION ET LIBERTÉ

Diogène est une vénérable revue «publiée sous les auspices du Conseil international de la philosophie et des sciences humaines et avec l'aide de l'UNESCO». Malgré tout il arrive qu'on y lise des textes stimulants. Ainsi, dans le numéro 124 (octobre-décembre 1983), cinq articles sur le thème «Nation et liberté». L'ensemble est inégal, c'était inévitable, mais il donne à réfléchir justement parce qu'il juxtapose des contributions assez hétérogènes. De l'exposé précis, documenté, décapant, de Paul Veyne sur la démocratie antique, à la causerie décousue de Ronald Syme sur «Rome et l'éveil des nations», de l'examen de l'histoire des nationalismes sud-américains par Arturo Uslar Pietri aux discours franchement idéologiques d'Hélène Ahrweiler et de Joseph Ki-Zerbo, aucune n'est indifférente. Entre la liberté et les libertés, la nation, les nations et le nationalisme, entre la décons-

truction historique des concepts et la proclamation de généreuses utopies, c'est toute la difficulté d'un débat capital qui se laisse entrevoir. Ce n'est pas un thème académique, il engage l'avenir. Encore faut-il qu'un débat ait lieu. Au Québec, l'effondrement récent de l'idée d'indépendance, dont la progression avait dominé la politique québécoise depuis la Révolution tranquille, vient en partie de ce qu'il n'a pour ainsi dire jamais pris d'autres formes que celles, simplificatrices, des éditoriaux et des discours électoraux. Il ne s'agit vraisemblablement que d'une éclipse: des aspirations nationalistes traversent toute l'histoire du Québec, et il est impensable qu'un référendum mal engagé et mal conduit de part et d'autre ait marqué une fois pour toutes leur fin. Tôt ou tard, il faudra reprendre la question nationale québécoise. Mais il ne faudrait plus que le débat se réduise à l'échange rituel de ces slogans plastifiés qui tiennent lieu de pensée à nos fédéralistes et à nos indépendantistes patentés.

P.M.

Quel adolescent n'a pas déjà lu, dans ces petits volumes de la célèbre collection de l'édition Nelson, l'unique texte de fiction du peintre orientaliste Eugène Fromentin qui a laissé une œuvre mal connue que publie la Pléiade: des récits de voyages et des essais sur l'art? J'ai relu *Dominique*, œuvre absolument originale, inclassable, à la fois étrange et parfaite, qui n'a pas fini, aujourd'hui encore, de surprendre. J'ai lu *Un été dans le Sahara* et *Une année dans le Sahel*. Fromentin pratique en même temps deux modes d'expression: les descriptions colorées qui parsèment cette réédition ont leurs équivalents dans les toiles lumineuses qu'il rapporte de ses voyages en Afrique blanche. Il voit en peintre lorsqu'il s'agit de sites, de couleurs et de choses: après le pinceau, il éprouve le besoin d'utiliser la plume pour fixer ses souvenirs, découvrant une similitude entre ces deux manières de s'exprimer. Chacun de ses livres est un tableau qu'il faut voir, regarder avec attention, pour en fixer les

**RELIRE
FROM-
MENTIN**

détails et en jouir. En sorte qu'on pénètre dans un Sahara imaginaire, «parmi l'éclat et le silence».

G.T.

UNE
REVUE
DE
POÈTES

Une autre? Pourquoi pas? Il y en a déjà, paraît-il, 547 en langue française, et elles ne font de mal à personne tout en procurant de l'emploi à messieurs les typographes. Mais celle-ci confond les genres et tient plus de l'anthologie ou du manuel d'initiation à la vie dévote. *Poésie 84* est publiée «avec le concours de la Maison de la Poésie» (101, rue Rambuteau, 75001 Paris). A en juger par le numéro 3 (mai-juin 1984), on ne doit rien en attendre qu'on ne savait déjà par cœur: des poèmes déjà publiés en édition courante sinon en livre de poche, agrémentés de vagues notes biographiques et de photos des auteurs (de face, de trois-quarts, seul, avec d'autres poètes, accoudé à une commode, à la campagne, jeune, moins jeune, âgé, souriant, grave, inspiré, causeur...). Puis ces présentations dont les poètes entre eux ont le secret, qui se serait perdu sans eux depuis *La Légende dorée*. Une vraie somme jaromilesque: des niaiseries auto-adulatrices («*Le temps n'existe pas pour les poètes. Les poètes ne meurent jamais.*»), le degré zéro de l'intelligence et du sens critique («*Décalqués de l'indicible, ces brefs poèmes font événement.*»), un sérieux inentamable, bétonné, un sens de la formule aussi juste que les publicités de machines à laver la vaisselle («*Le réalisme surréel et stoïque...*») et des brouettes, non, des camions de bons sentiments. Ponge et Cavafy ne méritent pas tant d'outrages bien intentionnés. Si on aime leurs œuvres, il faut fuir toutes les «Maisons de la Poésie»: Trissotin y coule à leurs dépens sa statue de caramel.

R.M.

CENDRARS
PAR
CENDRARS

Une biographie de Blaise Cendrars par sa fille Miriam, c'est un événement (Balland, 1984, 604 p.). Il n'existait pas de biographie de Cendrars. Cette lacune peut surprendre, puisque l'œuvre se donne fréquemment pour autobiographique. Miriam Cen-

drars ne prétend pas avoir écrit une biographie définitive. Elle apporte des éléments qu'elle a vu s'inscrire dans la vie de son père et certains d'entre eux n'auraient pu être rapportés par personne d'autre qu'elle. Elle est la seule pour l'instant à avoir accès à des documents qui lui ont été transmis par sa mère. Il faut lire cet écrivain rapide, concret, tourbillonnaire. Il a du rythme, de la saoulerie, de l'appétit et de la nostalgie. Objets et personnages sont emportés dans l'ivresse, le chaos, la bringue, la bourlingue et une constante féerie.

G.T.

Je ne surprendrai personne en écrivant que *Rire et pénitence* et *La Fleur saxifrage* d'Octavio Paz (Gallimard, 1983 et 1984) sont deux livres exceptionnels, mais je ne veux pas renoncer au plaisir de le faire. Il s'agit de recueils d'essais (choisis et traduits par Jean-Claude Masson) sur les sujets les plus divers: la politique tourmentée du tiers-monde, les littératures latino-américaines, le haïku, la poésie de William Carlos Williams, la critique d'art baudelairienne, la théorie de la traduction, l'art au Mexique... Une énumération complète grossirait démesurément cette note. C'est que Paz est une manière d'anachronisme, la réincarnation des humanistes de la Renaissance; aujourd'hui encore, un individu exceptionnel peut échapper à la barbarie des spécialisations ignares. Eugenio Montale opposait, dans la collection des œuvres complètes d'un écrivain, le petit nombre de livres qui sont le fruit de son art et ceux qui relèvent du métier de producteur de textes imprimés. Suivant ce principe, les essais d'un poète ne forment le plus souvent que la périphérie ou les alentours de l'œuvre proprement dite. Il n'en va pas de même pour Octavio Paz: poésie et prose sont chez lui comme le recto et le verso d'une feuille qu'on peut lire d'un côté comme de l'autre; la poésie ne se prive pas de penser, et l'essai ne renonce pas à l'aventure d'écrire. Ici, connaître, c'est faire, et savoir, c'est produire ce qu'on sait.

R.M.

DES
ESSAIS
D'OCTA-
VIO
PAZ

UNE
REVUE
POUR
PENSER

Philosophie (no 1, janvier 1984) est une nouvelle revue publiée par les éditeurs de Minuit. Didier Franck et Pierre Guenancia, ses rédacteurs, ont évité le piège des déclarations d'intention. Les textes qu'ils ont rassemblés parlent mieux que tout manifeste. C'est qu'on n'inaugure pas la philosophie, on y entre comme dans un chantier ouvert, extrêmement désordonné, qui tient à la fois des fouilles archéologiques et de l'édification de quartiers neufs. A en juger par ce premier numéro, *Philosophie* risque de devenir indispensable. On peut y lire, entre autres, la première version française d'un texte capital de Husserl et un article de Daniel C. Dennet précédé d'une remarquable présentation de ce philosophe. Il faudra suivre attentivement cette revue, qui est l'une des plus heureuses surprises de l'édition française ces dernières années.

P.M.

LE
CHRISTIA-
NISME,
LECTURE
POLITIQUE

Ernest Renan a écrit en sept livres *L'Histoire des origines du christianisme* dont le premier volume s'intitulait *Vie de Jésus* pour se terminer par *Marc-Aurèle et la fin du monde antique*. C'est ce dernier titre que j'ai lu goulûment (Le Livre de poche, no 4015, 1984) pour apprendre que l'Eglise est le résultat d'une série de millénarismes réprimés doublement, sous la férule des docteurs de l'Eglise, d'une part, et sous la loi impériale de la Rome décadente, d'autre part. Les premiers écrivains chrétiens dialoguent non pas avec l'attente religieuse des masses païennes, qui leur est acquise de toute façon, mais bien avec la culture philosophique de l'antiquité dont l'Etat des Antonins représente la forme à la fois juridique et morale. Le travail de Renan n'est qu'en apparence consacré au personnage de Marc-Aurèle qui résume les vertus du nouveau culte. L'objet véritable de son livre, c'est la formation historique d'une religion d'état qui va devenir la structure politique de l'Europe naissante en réalisant la synthèse des deux antiquités juive et grecque. Il est ironique de penser que l'auteur de *L'Avenir de la science* était regardé par ses contem-

porains comme un athée. Je n'ai jamais vu de plus solide monument à la gloire de la littérature chrétienne des premiers siècles (les apologistes) que ce livre. Renan y félicite les Pères de l'Eglise qui ont su extirper toute illumination eschatologique de l'héritage évangélique, et ce pour rendre la nouvelle religion compatible avec l'Empire. On ne saurait mieux démontrer que le succès de l'Eglise romaine n'est que l'échec du messianisme chrétien.

R.B.